

On regrettera que l'auteur n'ait pas pu prendre en compte l'impact de ces évolutions socio-idéologiques dans ses analyses et qu'il nous livre ainsi un travail scientifique, certes rigoureux, clair et bien documenté, mais un peu intemporel.

Constant HAMÈS  
(C.N.R.S., Paris)

V.V. NAUMKIN, *Sokotrijcy, istoriko-étnografičeskij očerk*. Moskva, « Nauka » (Glavnaja redakcija vostočnoj literatury), 1988. 14,5×22 cm, 304 p. (*Les Suquṭrīs. Essai historico-ethnographique*).

Vitalij Vjačeslavovič Naumkin, aujourd’hui directeur adjoint de l’Institut d’orientalisme de Moscou, est bien connu des spécialistes du Yémen. Ethnologue et arabisant, il publie son troisième livre sur l’île de Suquṭra, située à quelque 800 km à l’est d’Aden, après *Tam, gde vozroždalas’ ptica feniks* (« Là où l’oiseau phénix renaquit »), Moskva, 1977, et *Očerky po ètnolingvistike Sokotry* (« Essais sur l’ethnolinguistique de Suquṭra »), Moskva, 1981 (en collaboration avec le linguiste chamito-sémitisant Viktor Ja. Porhomovskij).

Composé de 10 chapitres, l’ouvrage s’ouvre sur une description du milieu naturel de Suquṭra et de la petite île voisine de ‘Abd al-Kūrī (p. 5-21). L’auteur traite ensuite de l’histoire (p. 22-46), du type physique des Suquṭris (p. 47-71), des vestiges archéologiques (p. 72-94), de l’économie (p. 95-132), de la culture matérielle (p. 133-178), du mariage (p. 179-220), de la famille (p. 221-240), du spirituel (p. 241-260) et termine avec les résultats de ses enquêtes dans l’île de ‘Abd al-Kūrī (p. 261-275). En annexe, le lecteur trouvera neuf textes de littérature orale, recueillis par l’auteur, en traduction russe (sauf pour les n°s 4 et 5, brèves poésies dont le texte suquṭri est donné) (p. 285-300) et une abondante bibliographie (95 numéros, p. 301-303). On pourra compléter cette dernière avec C.F. Beckingham, « Some notes on the history of Socotra », dans Robin Bidwell and G. Rex Smith, *Arabian and Islamic Studies*, Articles presented to R.B. Serjeant on the occasion of his retirement from the Sir Thomas Adam’s Chair of Arabic at the University of Cambridge, London, Longman, 1983, p. 172-181; J.E. Peterson, « The Islands of Arabia : Their Recent History and Strategic Importance », dans *Arabian Studies VII*, 1985, p. 23-35 (sur Suquṭra, voir p. 33); G. Rex Smith, « Ibn al-Mujāwir on Dhofar and Socotra », dans *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*, 15, 1985, p. 79-92. S’y est ajouté récemment l’article utile, mais pas toujours très fiable, de Ahmad Ubaydli, « The population of Sūquṭrā (sic) in the Early Arabic Sources », dans *PSAS*, 19, 1989 p. 137-152.

L’ouvrage est abondamment illustré, avec des photographies en noir et blanc, des cartes, des plans et des dessins au nombre de 74; il comporte également 16 photographies en couleurs non numérotées et de nombreux tableaux chiffrés. Pour les sudarabisants, on signalera les graffites d’un type comparable à ceux qu’on trouve au Mahra et au Zufār (copies reproduites fig. 17 *a* et *b*, p. 77; fig. 17 *g*, p. 78; fig. 18 *a* et *b*, p. 79), graffites qu’on ne sait pas encore déchiffrer. Des croix, gravées sur des rochers (notamment fig. 19 *a* et *b*, p. 80), sont probablement le symbole chrétien : l’île, convertie assez tôt au christianisme, était encore chrétienne lors de l’occupation portugaise (voir l’article de Beckingham cité ci-dessus).

Le travail de M. Naumkin comble un grand vide. L'île de Suquṭra avait déjà retenu l'attention des chercheurs, notamment des archéologues, des linguistes, des zoologues et des botanistes : on sait, en effet, que sa faune et sa flore présentent de très nombreuses singularités et qu'on y parle une variété assez étrange de la langue sudarabique moderne. Mais l'ethnologie était un domaine encore presque vierge. M. Naumkin connaît admirablement son terrain, qu'il a visité à de nombreuses reprises. Il a recueilli une masse considérable de données de première main qu'il traite avec compétence. Il a cherché enfin à produire un ouvrage de synthèse qui soit lisible, même par le non-spécialiste. On regrette simplement l'absence d'un tableau ou d'un index qui donne une transcription rigoureuse des toponymes cités dans le texte ou sur les cartes : ce serait fort utile pour les études de géographie historique.

Christian ROBIN  
(C.N.R.S., Aix-en-Provence)

## IV. HISTOIRE DES SCIENCES ET DES TECHNIQUES

Danielle JACQUART et Françoise MICHEAU, *La médecine arabe et l'Occident médiéval.*  
Paris, Maisonneuve et Larose, 1990 (*Collection Islam-Occident VII*). 271 p.+8  
planches d'illustrations.

Pour un arabisant qui, depuis plus de vingt ans, a introduit dans son enseignement l'étude d'ouvrages médicaux arabes, dans leur texte original et leur version latine, c'est une satisfaction, mêlée de fierté, de rendre compte du beau livre que deux de ses élèves, devenues ses collègues, viennent de publier sur la médecine arabe et l'Occident médiéval. Il était temps, en effet, que les arabisants français reprennent la place éminente qui fut naguère la leur dans l'histoire de la médecine, et qui était restée vacante depuis la disparition du docteur Henri Renaud, il y a presque un demi-siècle.

Les auteurs, toutes les deux historiennes, latinistes et arabisantes, étaient bien armées pour écrire en collaboration un ouvrage sur le transfert de la médecine arabe à l'Occident latin médiéval. Se partageant la tâche, F.M. décrit les auteurs et les œuvres arabes, en les replaçant dans leur cadre politique et social, tandis que D. J. étudie les traducteurs et les traductions latines, en s'attachant à mesurer l'influence que ces textes ont eu dans l'enseignement et la pratique de la médecine.

Traitant d'abord de l'émergence de la médecine arabe au IX<sup>e</sup> siècle, F.M. rappelle l'existence des grands centres scientifiques du Proche-Orient avant la conquête arabe : Alexandrie, où l'enseignement de la médecine était fondé sur l'étude des *Seize Livres* de Galien et des *Douze Livres* d'Hippocrate; Rešaina, où le médecin jacobite Sergius (m. 536) rapporta d'Alexandrie certains ouvrages médicaux grecs qu'il traduisit en syriaque; Nisibe, où les nestoriens introduisirent ces traductions dans l'enseignement de leur célèbre école, avant de les transporter dans celle de Nišābūr. Puis elle montre que la conquête arabe n'arrêta pas ce mouvement de traduction des ouvrages médicaux du grec en syriaque, puis en arabe; mais au contraire, que cette entreprise, encouragée par le calife al-Ma'mūn, se poursuivit de la fin du VIII<sup>e</sup> au début du XI<sup>e</sup> siècle, et qu'elle fut essentiellement le fait de savants chrétiens. Beaucoup de ces traducteurs étaient nestoriens, mais tous ne l'étaient pas; certains d'entre eux, comme Yahyā ibn al-Bīṭriq, Iṣṭafān ibn Bāsil et Qusṭā ibn Lūqā (cités dans la note (54) p. 43) étaient des melkites. À juste titre, F.M. réserve une place de choix à Yūhannā ibn Māsawaih (m. 857), qui composa en arabe une quarantaine d'œuvres originales, dont le premier recueil d'aphorismes médicaux, le *Kitāb al-Nawādir al-ṭibbiyya*, et son disciple Ḥunain ibn Ishāq (m. 873), traducteur d'une centaine de traités de Galien, mais aussi auteur du premier manuel de médecine sous forme de questions-réponses, le *Kitāb al-Masā'il fī l-ṭibb*.

Après ce nécessaire rappel des origines de la médecine arabe, F.M. peut ensuite décrire son apogée, avec les encyclopédies médicales rédigées en Orient, du début du X<sup>e</sup> au milieu du XI<sup>e</sup> siècle. Parmi les nombreux ouvrages de ce genre, elle en analyse trois, qui sont de véritables